

# CAHIER DE FORMATION



DEXTRA est une organisation, apparue en 2009, ayant pour objectif la reconstitution d'un pôle de droite authentique, conservateur et anti-libéral au service de la France.

Nos maîtres-mots sont : Autonomie—Enracinement. Pour cela nous dispensons une formation intellectuelle et pratique, nécessaire à la constitution de nouveaux cadres politiques s'engageant concrètement.

**N'hésitez pas à venir à notre rencontre.  
Plus d'infos sur : [WWW.DEXTRA.FR](http://WWW.DEXTRA.FR)**



## Les nouvelles dépendances

Dans une société vouant un culte au « dieu consommation », l'*homo oeconomicus* est partagé par de nouvelles questions existentielles, à savoir, où partir en vacances, quel gadget électronique acheter, faut-il ou non mettre telle ou telle partie de sa vie privée sur les réseaux sociaux. Ces nouvelles questions existentielles, liées à ce qu'on appelle aujourd'hui la « génération Y » amènent à un phénomène de dépendance.

Nouvelles dépendances, nouvelles servitudes, qui, au premier abord, semblent être des gros mots, des exagérations. Mais est-il possible aujourd'hui de se passer ne serait-ce que d'une journée d'Internet, ou encore pire, de son téléphone portable ? Est-il possible aujourd'hui d'essayer de payer, ne serait-ce que, pendant une semaine, sans utiliser une carte de crédit ? La réponse semble évidente, d'autant plus que les promoteurs libéraux font tout pour que nous pensions qu'il est impossible de faire autrement.

En plus des ingénieurs, des scientifiques et des commerciaux qui s'occupent de la conception-production-diffusion, sont aussi mis à contribution des psychologues et spécialistes de la publicité, ceci, afin que le consentement à ces nouvelles dépendances devienne physiquement un besoin vital.

Le discours technicien devient de plus en plus subtil et ancré dans nos esprits. D'ailleurs, ce discours semble insusceptible de critique puisque comme le voit bien Jean Baudrillard dans son analyse de la société de consommation, cette quête effrénée de la consommation serait une propension naturelle au bonheur ; logique totalement fautive puisque l'observation des sociétés dites « primitives », ou, tout au moins, des sociétés qui n'ont pas atteint – heureusement pour eux – le niveau actuel de consommation que peuvent avoir les pays développés, sont des sociétés heureuses.

Ces nouvelles dépendances ont pour première justification, une libération de la servitude. Les objets électroniques et gadgets seraient « libérateurs », mais il n'ont fait que changer une activité pour une autre. Les objets censés nous libérer sont devenus aujourd'hui les objets dont on dépend le plus, à l'image du temps passé devant un écran (que ce soit une télévision, un ordinateur, un téléphone « intelligent », ou encore, les tablettes...). Combien de personnes se déplacent aujourd'hui avec leur tablette ? Combien de médias se réfèrent à tel ou tel réseau social afin d'étayer le peu d'argumentation journalistique, et, pour perpétrer le fait-divers et les bas commérages de personnalités artistiques ou politiques, pour ne finalement rien dire.

Cette libération de la servitude est aussi réclamée dans un cadre domestique à travers la « domotique » : tout commander à partir d'un téléphone comme les volets, le chauffage, le portail, l'alarme libérerait de la dure tâche mécanique d'utiliser ses bras pour exécuter des offices apparemment devenus trop difficiles.

L'analyse radicale, c'est-à-dire qui travaille à la racine même du problème est la plus appropriée, parce que fondée sur l'histoire et l'expérience, liant logiquement ces principes à celui de l'enracinement. Simone Weil avait d'ailleurs très bien vu l'importance de l'enracinement, car « *un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir* ». L'analyse radicale est aussi pertinente, parce qu'autonome dans le cadre d'une société où la pauvreté des débats existants se polarise entre tenants de l'idéologie dominante et « rebelles » affidés à celle-ci, évacuant de la sorte toute forme d'approfondissement de la réflexion, et d'une quelconque critique.

Pour conclure ces propos sur les nouvelles dépendances, il est intéressant de se pencher sur la remarque visionnaire d'Aldous Huxley, qui, dans sa préface du *Meilleur des mondes*, avait écrit en 1946 :

*"Il n'y a, bien entendu, aucune raison pour que les totalitarismes nouveaux ressemblent aux anciens. Le gouvernement au moyen de triques et de pelotons d'exécution, de famines artificielles, d'emprisonnements et de déportations en masse, est non seulement inhumain; il est - on peut le démontrer - inefficace : et, dans une ère de technologie avancée, l'inefficacité est le péché contre le Saint-Esprit. Un Etat totalitaire vraiment "efficace" serait celui dans lequel le tout-puissant comité exécutif des chefs politiques et leur armée de directeurs auraient la haute main sur une population d'esclaves qu'il serait inutile de contraindre, parce qu'ils auraient l'amour de leur servitude. La leur faire aimer - telle est la tâche assignée dans les Etats totalitaires d'aujourd'hui aux ministères de la propagande, aux rédacteurs en chef de journaux et aux maîtres d'école."*

Les nouvelles dépendances se basent essentiellement sur l'inutilité fonctionnelle, devenant des « vérités » de la société de consommation. Elles représentent ainsi la symbolique de l'inutilité et du gaspillage. Le téléphone « intelligent » (qui remplace donc l'esprit de réflexion et de raisonnement de son propriétaire) dispose de multiples fonctionnalités, qui, au final, et, *a contrario*, réduisent la liberté d'action de son utilisateur. Combien de temps passé sur les réseaux sociaux ? Combien de temps passé sur la console de jeux ? Combien de temps passé sur le « *smartphone* » ? Combien d'argent dépensé pour ces objets et ces fonctionnalités ?

Par la société de consommation, les nouvelles dépendances deviennent la nouvelle morale, réduisant l'espace autant individuel que public à l'utilisation d'intermédiaires électroniques, caractérisés par leur inutilité, réduisant finalement notre rapport à l'autre et notre vision de l'être humain.

\*\*\*\*\*

Ces nouvelles dépendances sont une des explications du déracinement généralisé. C'est la raison pour laquelle il est constaté la multiplication des communautés autour d'une pratique sociale spécifique, même si la plus pertinente, est celle liée à la politique, ou à une forme de politique ; en effet, si la problématique des nouvelles dépendances s'observe par le prisme économique et sociétal, la racine de ces maux est de nature politique. *A fortiori*, les nouvelles dépendances expriment bel et bien le dépérissement du politique, notamment en dissolvant la sphère privée dans la sphère publique et inversement.

Si la création de ces communautés ou communes est à encourager, il ne faut cependant pas se perdre dans la création de communautés qui ne feraient qu'entériner l'éclatement libéral par le biais de groupes refermés, mais finalement totalement liés au système qui les a créés et dont le but originel était d'en sortir. Il faut bien prendre en compte que le dépérissement du politique a pour but principal d'amenuiser, et, à plus forte raison, de neutraliser toute forme d'action collective, comme cela peut être très facilement observé avec le manque d'intérêt aujourd'hui des membres de la Cité pour les partis politiques ou les syndicats. La proximité avec l'analyse situationniste est incontestable sur ce point : la neutralisation de l'action collective dans le cadre de la société du spectacle n'a plus besoin d'une forme de coercition mais bien de l'utilisation et de la rhétorique du spectacle : pourquoi se regrouper en communautés, partis ou mouvements alors qu'il est plus facile aujourd'hui de rassembler dans le cadre du sport, de la musique, de l'art ou de tout autre engagement qui n'aura pas pour but de contester l'ordre social établi.

Nous libérer de la servitude, en outre, notamment par la robotisation exponentielle de l'industrie, utopie progressiste de la croissance sans emploi, sera la cause principale du chômage à l'avenir. Le premier effort consiste déjà à aller vers la caissière, quitte à patienter un peu plus, sauf si l'interaction avec un lecteur de code-barres devient votre relation privilégiée à l'aube du XXIème siècle. Usines sans ouvriers, magasins sans caissières, promotion du « télétravail », la promotion de la libération par la technique est la cause principale de l'absence de lien social, et ainsi, *a fortiori*, de l'absence d'action collective qui se manifeste par l'apathie croissante des membres de la Cité pour la vie publique (politique), car un individu, un citoyen atomisé, délié de toute forme de corps intermédiaire ne peut que subir, et non choisir, au risque de devenir marginal, voire exclu.

Par ailleurs, ces nouvelles dépendances liées au discours technicien, ont pour justification le progrès (médical, social...). Des robots médicaux, en passant par ces téléphones qui prennent la tension... ou encore ces puces RFID implantées (dans le corps) pour diagnostiquer l'état de l'humain « hôte ». Cette importante problématique se lie avec la très grave question du transhumanisme. On ne peut nier que des progrès médicaux certains ont pu sauver de nombreuses vies. Cependant, c'est aussi cette société technicienne qui est responsable de l'augmentation exponentielle des allergies, cancers et tumeurs liés à notre environnement.

La réponse actuelle aux dangers des nouvelles dépendances se réduit à une discussion sur l'éthique. La question principale est alors de savoir comment protéger les libertés au regard de l'éthique. Prenons l'exemple des manipulations génétiques. S'il y a bien un comité d'éthique à ce sujet, les propos tenus par ce comité ne sont pas observés, pire, le comité approuve généralement le discours progressiste afin de « faire évoluer » la société dénaturant complètement l'homme : les lois sur la bioéthique de 1994, puis 2004, ont montré une évolution discrète mais certaine sur l'ouverture future des expériences sur les embryons et sur les autres expérimentations génétiques.

Ces nouvelles dépendances sont inhérentes donc au discours technicien, où leur critique serait faire preuve d'un retour au Moyen Age. C'est ici que les publicitaires, psychologues et idéologues ont fait un travail néfaste mais efficient à l'égard de l'*homo oeconomicus*. Il est en effet beaucoup plus facile de réduire le débat à une comparaison douteuse et sans fondements, que d'argumenter sur une position qui ne tient guère, car les réponses, notamment sur les conséquences, ne doivent pas être abordées. Il faut s'en douter, un consommateur sans personnalité, et donc sans culture générale, ne peut qu'acquiescer à un imaginaire – aidé par les médias et les films – où l'humanité actuelle est bien plus heureuse et bien plus évolué que ne l'aurait été celle des périodes historiques précédentes. La décision de modifier et de réduire l'histoire, voulue par nos gouvernants s'illustre bel et bien ici. Il ne faut pas oublier les propos essentiels de George Orwell dans son livre prophétique 1984 : « *Qui contrôle passé, contrôle le futur ; qui contrôle le présent, contrôle le passé* ».

Nous utilisons les téléphones portables et Internet depuis seulement quelques années, alors que notre humanité est vieille de plusieurs milliers d'années, mais il semble impossible de s'en passer. Un pas a été fait en avant, où, quand la machine était « l'emblème » de la société industrielle, le gadget, quant à lui, devient celui de la société « post-industrielle ».

S'il semble impossible de se passer de ces objets et plateformes, c'est parce que l'homme, se sentant contraint de l'utiliser se déshumanise au profit de ces processus technologiques, et de ce que Martin Heidegger appelait le « Gestell » ou arraisonnement utilitaire : vous ne pouvez pas d'un téléphone portable, mais tout le monde en dispose d'au moins un, alors vous vous sentez obligé d'en avoir un aussi sous peine de vous couper entièrement des autres. L'analyse de l'arraisonnement utilitaire montre ainsi que l'être humain se déshumanise pour finalement n'être qu'une matière première au service d'un système, ici en l'occurrence, la matière première du système libéral en tant que consommateur, tout comme le totalitarisme communiste considérait l'homme comme matière première dans le cadre de la dictature du prolétariat et de la lutte des classes.

Ces propos qui peuvent paraître étonnants au premier abord, se conçoivent de manière totalement cohérente quand le lien entre nouvelles dépendances, libéralisme et arraisonnement utilitaire sont mis en lumière. En effet, l'homme du « Gestell » (ou en comparaison, l'homme consommateur du système actuel) a quatre caractéristiques :

- absence de racines : observée par l'uniformisation des mœurs, des goûts et des couleurs, et, *a contrario*, par l'effacement de l'histoire et des cultures ;
- absence d'idéal : le consommateur a pour fonctions de produire de la richesse, mais aussi de consommer sans réfléchir ce que les autres produiront pour lui ;
- absence de religion : déconnecter l'être humain est plus facile pour l'inciter à consommer, surtout à travers le fait que, en niant toute forme de vie religieuse, et donc de vie après la mort, amène à la réflexion que, seule la vie terrestre existe, qu'il faut donc jouir à tout prix, et consommer au maximum dans le cadre de l'hédonisme moderne et du bien-être matériel ;
- enfin, ne pas avoir de personnalité : se fondre dans la masse dans le cadre d'une société uniformisée, aplanir les différences permet d'éduquer le consommateur dans le cadre d'une consommation effrénée car tout le monde voudra par mimétisme et par absence de personnalité tel téléphone portable, tel ordinateur, telle marque de vêtements... L'absence de personnalité est donc à mettre en lien avec l'absence de culture générale, il est difficile – voire impossible – d'avoir un avis propre quand les librairies, les journaux, les médias, ont la même tonalité et proposent les mêmes sujets.